

leur ôter la connaissance de notre embarras. S'étant trop avancé, il fut blessé d'une balle qui le perçait de part en part. Il me demandait pour se confesser, et je m'y transportai sur-le-champ. Nous crûmes d'abord que la blessure n'était pas mortelle : nous fûmes bientôt détrompés, car il mourut le lendemain.

Un moment auparavant, nous avons appris des nouvelles du *Poli*, et nous avons su que ce vaisseau n'était pas moins en danger que le nôtre. Les vents, les glaces, les battures, tout lui avait été contraire ; une fois qu'il était échoué, il était sorti un grand éclat de la quille : quatre pompes ne suffisaient pas pour vider l'eau qui entraît. Plusieurs barrils de poudre avaient été mouillés en déchargeant ce vaisseau. Il n'était point encore rendu, et il était en danger de ne pouvoir se rendre à l'endroit où il devait hiverner.

Tant de tristes nouvelles n'abattirent pas le courage de M. d'Iberville : il était extraordinairement touché de la mort de son frère, qu'il avait toujours aimé tendrement. Il en fit un sacrifice à Dieu, dans lequel il voulait mettre toute sa confiance. Prévoyant que le moindre signe d'inquiétude qui paraîtrait sur son visage, jetterait tout le monde dans la consternation, il se soutint toujours avec une fermeté merveilleuse, mettant tout le monde en action, agissant lui-même et donnant ses ordres avec autant de présence d'esprit que jamais. Dieu le consola dès le même jour ; une même marée mit les deux vaisseaux hors de danger, et les conduisit chacun dans les endroits qu'on avait marqués.

Le 5, je baptisai deux enfans d'un Sauvage, qui étaient malades depuis long-temps, et que je jugeais